

115888

115888

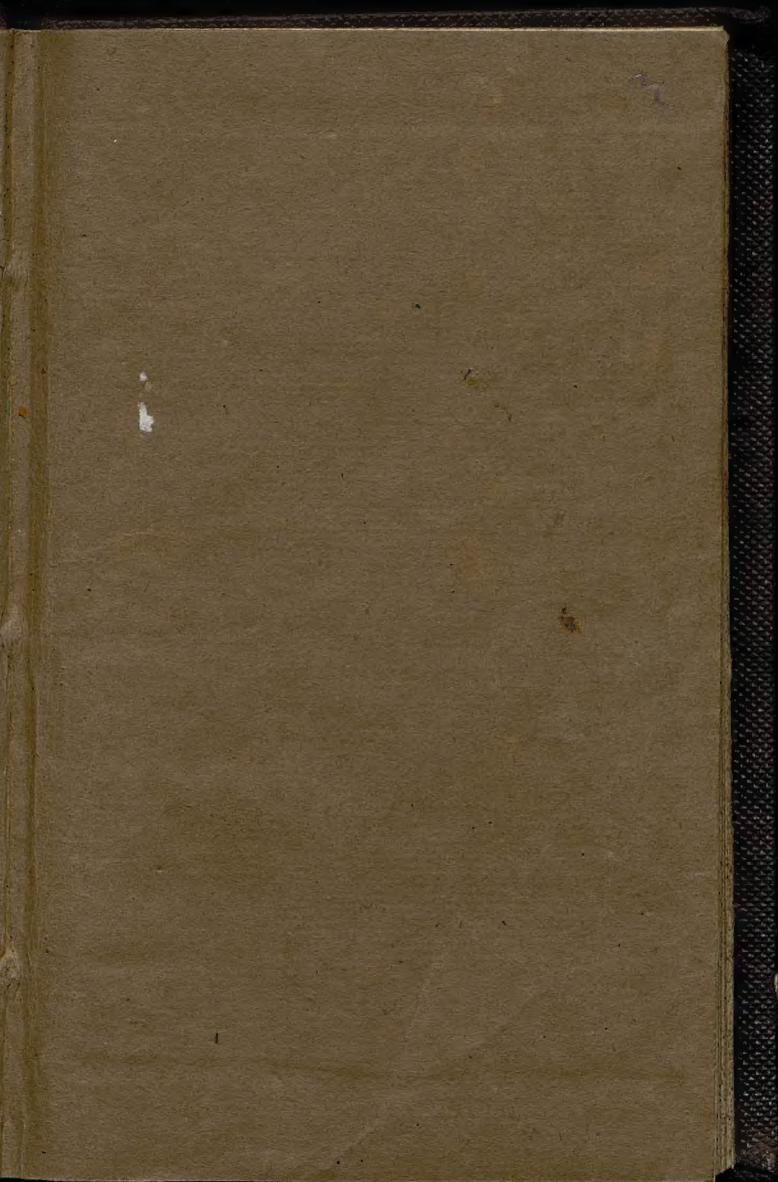
115889

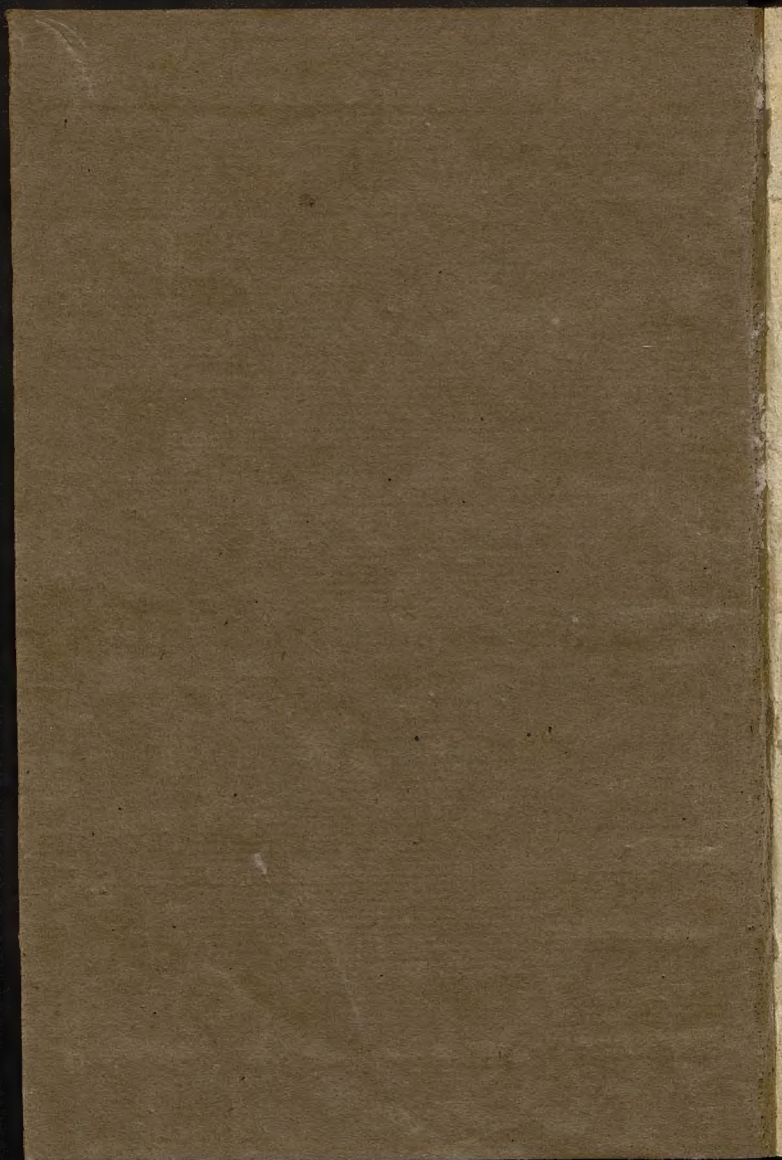
115890



115888 115890

I





SECONDE LETTRE POLITIQUE

à son Altesse le Prince

JEAN
SANGUSZKO

Sur l'Élection des Roys de Pologne

Depuis *Henri de Valois*

Jusqu' à l' *Interregne* qui preceda
celle d'*AUGUSTE II.*



à Varsovie 1764.

SECONDE LETTRE
POLITIQUE

à son Altesse le Prince

JEAN

SANGUSKO

Sur l'élection des Roys de Pologne

Par le Prince Jean de Valois

Imprimé par les soins de l'auteur
à Paris chez la Citoyenne de la Harpe

1788
11/5889



à Varsovie 1764.



SECONDE LETTRE POLITIQUE

Sur l'Electi^on de Rois de Pologne

Mon Prince.



DAns ma lettre précédente j'ay taché de vous faire connoitre le plan général de la conduite que jugea à propos de tenir Votre Patrie après la mort de Sigismond Auguste; & de quelle maniere elle disposa l'ordre & les formalitez de l'admini-

stration publique, que l'on observe jusqu'à présent comme une loy pendant toutes les vacances du Throne. Mais comme mon but est moins de vous offrir un ouvrage de compilation & de faits, qu'une suite de réflexions Politiques sur l'état actuel de votre Patrie, je ne vous ay rien dit ny de la situation à la mort de ce dernier Roy de la Famille des Jagellons, ny des mesures que les Ordres assemblez crurent devoir prendre en conséquence pour le bien Public dans la Diette de Convocation au mois de Janvier 1573. J'en ay fait un detail suffisant dans mon abrégé de l'Histoire Politique de Pologne.

Quant au plan que je me propose aujourd'huy, les faits ne deviennent interessans & propres pour mon objet, que par le plus ou le moins de rapport qu'ils peuvent avoir avec la conjoncture présente. Dans le sommaire historique que je vais vous faire de l'Election de vos Roys depuis Henry de Valois, jusqu'à l'interregne qui mît Sobieski sur le Throne, ne craignez point que j'omette aucune circonstance qui puisse porter

porter quelque lumiere utile sur le tems où nous sommes. Je descendray alors dans le détail le plus étendu des moindres faits, & j'auray grand soin de vous developper toutes les intrigues inseparables d'un pareil événement.

A la mort de Sigismond Auguste les Polonois paroissent se determiner à chercher par préférence leurs Roys dans les Cours étrangères : Les Grands par une jalousie reciproque, & la Noblesse se laissa seduire par l'esperance d'y trouver des avantages considerables. Cette préférence est cependant un point de Politique qui meriteroit bien l'examen le plus serieux, si la Nation vouloit mettre des principes bien solides dans son Gouvernement. Dès ce premier Interregne on parla néanmoins de l'Election d'un Piasse ; mais comme personne ne se trouva en état de soutenir le Rolle de Candidat parmi ses Egaux, cette proposition tomba entierement.

Henry de Valois n'eut que deux Concurrens, Ernest Archiduc d'Autriche fils de Maximilien II. & Jean
III.

III. Roy de Suede ou Sigismond son fils, que vous verrez en suite succeder à Etienne Battory. La Suede alors eut fort peu de Partisans, & Henry & l'Archiduc resterent seuls à se disputer les Suffrages. Charles IX. Roy de France, que des vuës politiques dispo-
soient à éloigner Henry son Frere, faist cette occasion avec empref-
sement, & n'epargna rien pour luy procurer le Thrône de Pologne. Les offres, qu'il fit faire à la Republique par Montluc Evêque de Valence son Ambassadeur, étoient si avantageuses & si superieures à celles que pouvoit faire l'Autriche; qu'il ne luy fut pas difficile d'obtenir la pluralité des suf-
frages. Le petit nombre de partisans de l'Autriche ne se trouva point au Champ Electoral au Village de Camien proche Prague; mais il se réunit au Parti de la France dès que Henry eut été élu.

Ce Prince ne fut que cinq mois en Pologne, il en partit secrètement à la nouvelle qu'il reçût de la mort du Roy son Frere. Toutes les instances du Senat, & les menaces, que le Primat luy fît de la part de la Republique de declarer
le

le Thrône vacant, ne furent pas capables de le determiner à revenir en Pologne.

La retraite de Henry, & le peu d'apparence de son retour occasionna le second Interregne, qui fut moins tranquille & plus chargé d'évenemens que le premier. Le même Archiduc Ernest, le Roy de Suede & son Fils, les Ducs de Modene, de Ferrare, & de Mantoue, & Etienne Battori Prince de Transylvanie furent les Principaux Concurrens. Les factions se reduisirent à deux, dont l'une vouloit porter au Thrône l'Empereur Maximilien II. au lieu de l'Archiduc son Fils, & l'autre soutenüe par l'illustre Zamoyfki (qui dès lors promettoit à la Pologne le plus grand homme qu'elle ait eu) vouloit un Piasie. Cette derniere faction composée de la meilleure partie de la Noblesse, pour terminer les dissentions qui divisoient la Republique, proposa Jean Kostka & André Tenczyn Palatins de Sendomir & de Belz, comme les plus dignes des Suffrages de la Nation; laissant au Senat le choix de l'un

ou de l'autre. Mais ces deux grands hommes refusèrent généreusement un Thrône que leur offroit l'estime & la confiance de leurs Concitoyens; plus contens de le mériter que de l'acquiescer, en s'exposant à troubler la Patrie par leur Election.

Alors les Partisans d'Autriche, à la tête des quels étoit le Primat Uchański, quitterent le Champ Electoral, & s'étant rapprochez de Varsovie, se hâtèrent d'élire & de proclamer l'Empereur Maximilien II. & luy envoyèrent une députation solennelle pour l'informer de son Election. Pour ne pas montrer moins de fermeté & de décision, le Parti des Piastes instruits de la démarche du Primat & de sa faction, elut & proclama la Princesse Anne Soeur de Sigismond Auguste, & designant Etienne Battory pour son mary, déclara ce Prince Roy de Pologne conjointement avec elle. Comme il n'y avoit point d'Evêque dans le parti de la Noblesse, qui fît cette Election, Anne & Etienne furent proclamez par Jean Sieniński, à qui on donna ensuite l'Archevêché de Leopold pour récompense. La faction

Au-

Autrichienne se dissipa peu à peu; le Primat luy-même donna l'exemple de la soumission au Roy, & la mort de l'Empereur tranquillisa entierement la Republique sur les suites que pouvoit avoir cette double Election.

La mort d'Etienne en 1586. ouvrit le troisieme interregne. Il fut orageux & sanglant, mais il l'auroit été bien d'avantage sans la prudence, les ressources, & le courage du Grand Zamoy-ski qui se montra alors tel qu'il étoit, c'est à dire, l'apuy & la Gloire de sa Patrie. Les Candidats, qui se présenterent pour disputer le Thrône, étoient les trois Archiducs Ernest, Mathias, & Maximilien Freres de l'Empereur Rodolphe II. Sigismond Prince de Suede qui avoit brigué la Couronne dans les deux premiers Interregnes conjointement avec le Roy Jean III. son Pere, & Fedor Czar de Moscovie. Maximilien & Sigismond partagerent seuls les suffrages. Les Zborowski étoient à la tête du parti d'Autriche, & Zamoy-ski soutenoit les interêt du Prince Suedois.

Le

Le Champ Electoral vit deux armées puissantes en présence , prêtes d'en venir aux mains, & de laisser à la victoire le soin de donner un Roy aux vaincus. Il se commit sans doute en Pologne bien des excès entre ces deux partis. Jamais haine ne fut plus vive & plus animée que celle de Zborowski contre Zamoyiski. La mort d'une Frere executé à Cracovie par un bourreau, & condamné par Zamoyiski pour venger les loix & l'autorité Royale. & la condamnation d'un autre, cité à la Diette pour y subir son jugement, étoient la cause de la fureur & de l'animosité de cette Famille.

Cependant soit amour de la Patrie, ou les horreurs d'une Guerre Civile pouvoient repandre la desolation; soit moderation naturelle aux Polonois vis à vis de leurs Concitoyens; soit représentations, conseils, & prieres des plus sages, on n'en vint point aux dernieres extremitez. Chacune des deux armées se contenta d'élire & de proclamer son Candidat, déterminée à le soutenir en suite avec plus d'avantage.

La Couronne resta à celui de Zamoy-

moy ski. La prudence, la fermeté, & le courage éclairé de ce grand homme sût dissiper, soumettre, ou rappeler à son Choix le Parti contraire. Après avoir vaincu près de Cracovie l'Archiduc Maximilien, l'avoir poursuivi, battu une seconde fois, & fait prisonnier jusqu'en Silesie, & l'avoir en suite detenu pendant un an dans le Chateau de Crasnistaw, Zamoy ski ne luy rendit la liberté, malgré toutes les menaces de l'Autriche, qu'après l'avoir forcé à renoncer à son Election, & à reconnaître la légitimité de celle de son Rival.

Je ne m'arrêteray point, Mon Prince, à vous faire le detail du 4. & du 5. Interregne qui placerent sur le Thrône Ladislas IV. & Jean Casimir Fils du même Sigismond. Le premier recommandé à la nation par ses Freres, qui avoient renoncé aux prérogatives de leur sang pour entrer dans l'égalité avec la Noblesse de Pologne, appuyé par le suffrage d'un grand Nombre de Senateurs, & désiré par quelques Citoyens distinguez dans l'ordre Equestre, parvint à la Couronne sans aucun Con-

current, & sans le secours d'aucune Puissance.

Le second n'eut pour Competiteur que Charles Ferdinand son frere Evêque de Breslau & de Plocko, qui par le moyen de Stanislas Zarembo Evêque de Kiovie, dont l'ambition, en faisant un Roy, aspirait à la dignité de Primat, avoit pour Partisans la plus part des Grands Seigneurs. Quoique recommandé par l'Empereur, la France, la Suede & l'Electeur de Brandebourg, Casimir fut obligé, pour éviter une double Election, de céder à son Frere des biens considerables en Silesie, & ce ne fut qu'après avoir obtenu son desistement, qu'il fut élu sans difficulté.

Ces deux Interregnes n'ont d'ailleurs rien d'interessant par raport à celui cy; on y trouve seulement l'usage établi d'écrire en Polonois les *Pacta Conventa* que l'on avoit toujours écrit en Latin jusqu'à l'Election de Ladislas IV. On y remarque aussi une augmentation considerable dans leurs differents articles, qui sont autant de soumissions nouvelles que la Republique exigea de ces deux Princes, pour reserrer de plus en plus

plus l'authorité Royale. Fausse Politique, dit le sage Fredro, qui sert moins à assurer la liberté, qu'à favoriser la licence, en affoiblissant le respect dû au Souverain, & la force du Gouvernement : *Principis diminutâ auctoritate, una diminuitur in populo superioritatis respectus, ut omnia per licentiam fiant.*

C'est encore à l'Election de Ladislas IV. que le Primat nomma trois Senateurs de chacune des trois grandes Provinces qui composent le Royaume de Pologne, & que le Mareschal de la Diette deputa quatre Commissaires de l'Ordre Equestre & de chacune de ces Provinces pour travailler conjointement avec les Senateurs à la redaction des Pacta Conventa de ce Prince. Après avoir pris les voix en faveur de Ladislas, & avant de declarer son Election, le Primat les fit lire publiquement en présence des Ordres assemblez qui les approuverent; & ce ne fut qu'après la lecture & l'approbation de cet acte, qu'il le declara Roy. Le même ordre fut observé à l'Election de Jean Casimir. Mais comme tout fut assez extraordinaire dans celle de Michel, & cinq

ans après dans celle de Sobieski. La Capitulation de ces Roys n'a été dressée qu'après leur proclamation. Quoique la Confederation de 1696. eut ordonné que cet acte si important seroit redigé dès la premiere semaine de la Diette d'Election par six Senateurs, & quatre Commissaires de chaque Nation, sous les yeux des Ministres de la Couronne & du Grand Duché; une loi aussi sage n'eut point lieu à celles des deux Augustes : tant il est vray que l'excès de la liberté, l'indecision, dans les Principes du Gouvernement, & des loix sans autorité, sont la source de tous les troubles, & de tous les desordres qui agitent votre Patrie.

Passons maintenant, Mon Prince, au sixième Interregne, & voyons ce qui se passa à l'election de Michel Wisniowiecki Prince de la maison des Jagellons par Koribut, mais aussi pauvre, & aussi peu fait pour le thrône, que sa naissance étoit illustre. Voici un trait bien singulier dans votre histoire, & qui prouve que dans le tems même que tout paroît désespéré, & que la Republique ne peut éviter les malheurs d'une Guer-

re civile, tout s'apaise souvent par un moyen que l'on ne pouvoit ny prévoir ny attendre.

Après l'abdication volontaire de Jean Casimir en 1668, votre Patrie qui sous le regne de ce Prince avoit éprouvé tout ce que l'infortune a de plus cruel & de plus terrible, se trouva dans l'état du monde le plus à plaindre. Si elle n'a pas succombé sous ses propres dissensions, & sous le nombre & la fureur de ses Ennemis, elle peut espérer que la Providence la garantira toujours dans les situation les plus funestes. Sans entrer dans le detail, je me contenteray de vous dire que la Pologne y a perdu près d'un million d'habitans, & que la fortune d'un autre million de Citoyens a été ruinée & détruite sous ce regne à jamais lamentable.

On ne peut sans horreur en lire l'histoire : mais quelles lumieres, quelles réflexions, & quels sentimens n'est elle pas capable d'inspirer à un Citoyen éclairé & amy de sa Patrie. Plus ce tableau l'attendrit, & luy paroît effrayant, plus il se sent disposé à mettre tout en usage pour l'empêcher de
tom-

tomber dans un état aussi déplorable. Votre republique avoit besoin d'un Camille ou d'un Scipion, & elle ne choisit qu'un Koribut. Voyons comment il parvint à la couronne sans y penser n'y le vouloir.

A la publication de la vacance du thrône de Pologne trois Concurrens se présenterent pour l'occuper. Le Prince de Neubourg y parût recommandé par l'Empereur, l'Angleterre, la Suede, & l'Electeur de Brandebourg. Le Duc de Lorraine sollicita la Couronne sans autre apuy que ses belles & grandes qualités qui l'ont rendu dans la suite le bouclier de l'Autriche, la terreur des Ottomans, & l'amour de la posterité. A ces avantages personnels, que les occasions n'avoient point encore mis dans tout leur jour, Charles de Lorraine joignoit les offres les plus avantageuses à la Republique. Mais ces offres trop considerables pour sa fortune, pouvoient faire douter de leur execution.

Enfin le Grand Condé s'annonça pour Candidat du Thrône avec toute l'apparence d'une protection ouverte de
la

la France, dont la grandeur, & la puissance eclipsoit alors celle de toutes les autres Cours de l'Europe. Ce Prince Chef de la seconde branche du sang François après la famille regnante, offroit d'ailleurs en luy le heros de son siecle, l'honneur de la France militaire, & un guerrier expérimenté, dont la fortune n'osoit abandonner le Courage. Les propositions qu'il faisoit faire à la Pologne étoient proportionnées à sa naissance & à son personel. Cet ensemble luy avoit gagné le suffrage, & les bons offices du Primat, & les vœux de la plus grande partie des Senateurs. Mais soit que les intentions de la France ne fussent pas bien sinceres, & qu'elle se contentât de paroître vouloir procurer un thrône à Condé; soit qu'un libelle diffamatoire que les Ennemis de ce Prince eurent soin de repandre contre luy, fût la cause de son peu de succès; il est certain que toute la Noblesse ne voulut point en entendre parler, & qu'elle exigea du Primat de ne pas le mettre au nombre des Concurrents.

Le Senat alors tourna toutes ses
B. vuës

vuës en faveur du Prince de Neubourg Palatin du Rhein; & l'Ordre Equestre se declara pour le Prince Charles de Lorraine. Comme le Senat & les Grands tiroient les choses en longueur pour ramener les Esprits au choix qu'ils se propoisoient de faire, & que le tems de la Diette étoit prêt d'expirer; la Noblesse impatiente & indignée de tous les artifices dont le parti opposé faisoit usage, resolut de le forcer à se determiner. Elle s'assemble donc tumultuairement, environne la *Szopa*, franchit le pistolet à la main le fossé qui l'entoure, s'empare des trois portes qu'on a soin d'y construire à l'Orient pour la grande Pologne, au mydi pour la Petite, & à l'Occident pour la Lithvanie, tire sans distinction sur tout ce qui se présente, tuë plusieurs Nonces, & quelques Senateurs, & en maltraite beaucoup d'autres qui cherchoient à s'enfuir. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le Primat & les Senateurs les plus agréables à l'ordre Equestre parvinrent à l'apaiser en luy promettant un prompt Election.

Sur

Sur ces entre-faites Olszowski Evêque de Culm repand en public un petit écrit, où il représente avec force le danger extrême où se trouve la République par la division des esprits. Il y expose clairement l'inutilité de se partager ainsi entre deux Concurrrens étrangers, incapables de dedomager l'état des maux réels que pouvoit causer leur élection ; & il fait voir le peu de confiance que l'on doit avoir dans des promesses magnifiques qu'ils étoient hors de portée de pouvoir remplir. Dans la vuë de rapprocher les Esprits & de leur donner le change, il fait valoir adroitement toutes les raisons qui militent pour le Choix d'un Citoyen, & se declare pour l'Election d'un Piaſte.

Comme il connoissoit parfaitement le caractère & la jalousie des Grands, & qu'il savoit que dans les tems les plus reculez, & depuis l'extinction de la famille du Lechus jusqu'à Piaſte Bourgeois du Village de Krzufvick, ils avoient mieux aimé choisir leurs Roys parmi des *Plebeiens*, que de faire leur maître d'un de leurs Égaux, il crût devoir

ménager leur delicateſſe dans cette occasion. Entre les Citoyens d'un Nom diſtingué, il chercha le Sujet le moins propre à leur donner de l'ombrage ſoit par ſes richeſes, ſoit par ſon ambition; & il crût trouver le Candidat, dont il avoit beſoin, dans la perſonne de Michel Wiſniowiecki.

Deſcendu des anciens Ducs de Lithvanie, mais ſans charge & ſans illuſtration perſonnaelle, il ſe trouvoit alors dans Champ Electoral confondu avec la Nobleſſe de ſon Palatinat. Sa fortune preſque reduite à rien par les guerres des Coſaques, avoit eu beſoin d'être ſoutenuë par les liberalitez de la Reine Louiſe, & celles du Prince Evêque de Płocko Frere de Jean Caſimir. Il ne penſoit pas plus au thrône que le Prelat lui preparoit, qu'Abdolonime ne ſongeoit à remonter ſur celui de ſes ancêtres, lors que Alexandre le tira de ſon Jardin qu'il l'abouroit, pour l'y placer. Mais Michel n'eut pas les mêmes vertus, ny les mêmes talens que cet ancien Roy de Sidon.

Tel fut le nouveau Concurrent que l'Eveque de Culm imagina pour le bien
de la

de la paix devoir opposer au Duc de Lorraine & au Prince de Neubourg. Le choix qu'avoit fait le Prélat Olszowski prît faveur dans le Palatinat de Kalisch. Ce Palatinat en entraîna plusieurs autres dans son sentiment, & par une espece d'enchantement, ce ne fut bien tôt plus qu'une acclamation generale : *Vive le Roy W. siewiecki.*

Admirons icy, Mon Prince, par quel foible moyen toute votre nation fut ramenée à l'élection d'un Piaste, apres s'être accoutumée pendant trois siècles, c'est à dire, depuis Casimir le Grand, à n'être gouvernée que par des Princes étrangers, ou issus d'une famille étrangere. Nous allons voir réussir à peu près le même moyen, en faveur de Jean Sobieski. Les circonstances sont presque pareilles, soit par rapport aux Concurrrens au thrône qui étoient les mêmes, ou soit qu'on fasse attention à la division & à l'animosité des esprits qui ne fut pas poussée moins loin. Mais vous y trouverez une politique bien plus recherchée, une conduite bien plus adroite, & un sujet bien supérieur.

Une

Une foule de Concurrans se présenta pour remplir la place de l'infortuné Michel qui ne regna que cinq ans. Comme on fit peu d'attention aux prétentions & aux offres de la plus part de ces Candidats, je ne vous les nommeray que pour vous faire mieux sentir dans la suite la difference qu'il y a entre ces interregnes, & celui qui occupe maintenant votre Patrie.

On vit donc paroître sur les rangs le même Duc de Lorraine, le Fils aîné du Prince Neubourg, le Prince George de Dannemarck, le Duc de Mantoue, Jean d'Autriche Fils naturel de Philippe IV. Roy d'Espagne, Charles Fils de l'Electeur de Brandebourg, le Fils du Czar de Moscovie, Abasy Prince de Transylvanie, & plusieurs autres qu'indiquent les memoires de ce tems là, mais qu'il est indifferent que vous connoissiez. La multitude de ces Préten dans, la plus part incapables de se former un parti puissant en Pologne, étoit moins propre à troubler l'état, qu'à y répandre de l'argent pour solliciter des suffrages.

Sans s'embarasser des petites tentatives

tatives du plus grand nombre de ces Concurrans, la Republique fixa tous ses regards sur le Prince de Neubourg & sur le Duc de Lorraine. Le dernier de ces deux Princes devoit naturellement l'emporter, & tout parloit en sa faveur. La Noblesse luy avoit donné la préférence dans l'interregne précédent, lorsqu'il n'avoit pour luy que son propre mérite, & que la médiocrité de sa fortune ne pouvoit répondre des engagements qu'il offroit de prendre avec la Republique. L'Empereur & l'Espagne intéressés à le placer sur le trône de Pologne, en garantissoient alors solidement l'exécution ; La Reine Eleonore Veuve de Michel tendrement attachée à ce Prince, sacrifioit tout pour luy procurer la préférence sur son Rival. Le Primat Czar-toryski, Prince aussi eloquent & éclairé, que ferme, adroit, & actif, secondoit les vûes de la Reine. Les deux Pac, l'un Grand General, l'autre Grand Chancelier de Lithvanie, étoient entièrement devoûez à cette Princesse, & luy assuroient le Suffrage de toute leur

leur nation. Enfin son amour décidé pour le Duc de Lorraine offroit dans le choix de ce Prince un nouvel avantage à la Republique, celui de n'avoir qu'une Reine à entretenir.

La France faisoit seule contrepoids en faveur du Prince de Neubourg. Rivale alors de la maison d'Autriche, elle ne vouloit pas la laisser disposer de la Couronne d'une nation, qu'elle avoit toujours voulu detacher de ses interets; & par des vuës seules de Politique & de convenance, elle soutenoit de tout son credit le Concurrent du Prince de Lorraine. Forbin Evêque de Marseille Ambassadeur de cette Puissance avoit su menager au Prince de Neubourg un parti assez puissant dans le Senat, & parmi la Noblesse, pour balancer la faction d'Autriche, & celle de la Reine réunies : de maniere qu'il étoit incertain de quel coté panche-roit le Thrône.

Tandis que ces deux factions étoient aux prises, & qu'elles se disputoient la pluralité des Suffrages de votre nation, Sobieski ne des-espéra pas de les réunir en sa faveur. Couvert de Glo-
ire

re par la defaite des Turcs , fier d'avoir affranchi fa Patrie d'un tribut humiliant qu'elle s'étoit foudmife à payer à la porte Ottomane, adoré d'une armée dont il étoit grand General, & accoutumée à vaincre fous fes ordres, fon merite & fes fervices juftifioient affés l'ambition fecrette qu'il avoit de regner dans fa Patrie , plutot que de fe donner un maitre étranger. Mais trop bon Politique pour fe mettre à decouvert au Nombre des Concurrens au Thrône, il fut prendre le vray moyen qui pouvoit l'y conduire decemment, fans danger, & avec l'affurance du fuccés.

Sans fe declarer pour l'une ny pour l'autre faction; Il fe fert adroitement de la fuation malheureufe de la Pologne pour propofer un troifième Candidat. Après l'avoir peint avec les couleurs les plus avantageufes, & comme le feul Heros qui pouvoit remedier aux maux de la Patrie, il fait entendre que c'eft ce même Prince de Condé que l'on avoit rejetté avec fi peu de menagement dans le dernier interregne. Sur la foy de fon General , & abusée
par

par sa profonde politique, toute l'armée ne veut que Condé.

Il est aisé de juger quelle diversion put occasionner l'apparition subite de ce nouveau Candidat, & quelle division & quelle méfiance elle jetta dans les esprits. Elle alarma également le Parti de la Reine & celui du Prince de Neubourg. Soutenu par Sobieski, le faux Condé prenoit faveur chaque jour, & se fortifioit des l'artisans qu'il enlevait aux deux premières factions. A couvert sous le nom de ce Prince, Sobieski deconcertoit les mesures des uns & des autres. Il embarrassoit la Reine & les Lithvaniens ses partisans, qui, prévoyant ses intentions secrètes avant cette manœuvre, vouloient porter la Diette à donner l'exclusion à tout Piasse: ressource sage, ingénieuse, & peut être la seule, qui dans la position où étoit Sobieski, pût le faire triompher de l'Autriche & de la France, & le conduire au Thrône.

Pour masquer encore d'avantage son dessein, se montrer entièrement hors d'interret personel, & faire voir qu'il ne vouloit que le bien & la tranquillité

lité de la Republique, il porta le Senat à faire une deputation à la Reine, pour la prier de donner la main au Prince de Neubourg, & luy promettre que si elle abandonnoit le Duc de Lorraine, le parti de Condé disparoitroit pour se joindre au sien. Demarche ouverte en apparence, & très propre à dissiper tous les soupçons; mais qui dans le fonds ne le compromettoit en rien. Il étoit trop bien assuré du refus de la Reine, & de la resolution de la Cour de Vienne.

La mort du Prince Primat, assez extraordinaire & subite pour faire un coup de theatre, avança plus que tout les esperances de Sobieski. Debarassé alors de l'homme le plus capable de le pénétrer, & de trouver des expédiens propres à deranger ses mesures, il concerta toute l'oeconomie de son plan avec ses amis les plus intimes. Alors après avoir tout prévu, & tout arrangé avec sagesse, & relativement aux circonstances qui pouvoient arriver, il fut convenu, que Stanislas Jablonowski Palatin de Russie leveroit le masque qui jusque là avoit couvert Sobieski, & le
pro-

proposeroit de luy même à decouvert comme le seul à qui la nation devoit deferer la Couronne.

Cet illustre Senateur qui avoit partagé tous les perils & la Gloire de Sobieski, & qui avoit été le principal instrument de ses victoires, après avoir montré le peu de ressource que la Republique pouvoit retirer des deux Princes qui briguoient son choix, affecta de condamner l'entêtement de son amy pour le Prince de Condé, heros à la verité, mais heros sur le retour, & dont l'age, les infirmités & les habitudes ne pouvoient offrir à la Patrie le defendeur & le Chef dont elle auroit besoin. Il représenta avec force que Sobieski meritoit d'autant plus de réunir seul les suffrages, que par modestie il s'oublioit luy même, & parroissoit méconnoître son merite ses services, & ses talens. Ce discours decida toute la querelle, & le succès de Sobieski. Les Nonces de cinq Palatinats se declarerent aussitôt pour luy, protestant qu'ils periroient plutôt que d'avoir un autre Roy. Les autres Palatinats se rangerent successivement à son parti; & en moins
de

de trois heures de tems ce ne fut qu'une acclamation generale en sa faveur.

Voila, Mon Prince le détail sommaire de ces sept premiers interregnes depuis l'establissement de l'election libre de vos Roys. Je vous enverray dimanche prochain l'histoire politique des deux derniers, & je les traiteray avec plus d'etenduë parce qu'ils nous touchent de plus près, & qu'ils ont plus de raport à la situation présente.

Mais ce détail, que je viens de vous faire, n'offriroit à votre memoire que de vaines & steriles anecdotes, si nous ne savions pas en faire usage pour notre instruction, & pour regler notre conduite. L'histoire est pour ainsi dire le magasin de toutes les connoissances humaines; elle fournit des ressources pour toutes les sciences; & chacun y trouve tout ce qui luy est nécessaire pour l'objet qu'il se propose d'apprendre ou de traiter.

Mais un Citoyen de votre ordre ne doit y chercher que la connoissance de sa Nation, le developpement des principes du Gouvernement qui luy est propre, & le raport des tems differens

ferens avec la conjoncture actuelle où se trouve sa Patrie. Cherchons donc en politiques eclairez quel avantage nous pouvons retirer de l'histoire de ces sept interregnes.

Quant au premier Objet, c'est à dire à la connoissance de votre Nation, ces interregnes me la représentent comme un peuple libre & très jaloux de l'être, aimant d'autant plus sa Patrie, que la liberté qu'elle luy procure à plus d'entenduë. Je vois cette nation susceptible de beaucoup de mouvemens & d'agitations; mais qui toujours pleine de ménagemens & d'egards pour ses Concitoyens, ne se porte presque jamais aux derniers excès contre eux. Sa jalousie n'a que des accès de peu de durée. La crainte d'affliger la Patrie, & de déchirer le sein d'une mere qui leur est si chere, est capable d'arrêter les plus furieux, & des les porter à la conciliation. Vos Concitoyens ne font pour ainsi dire qu'essayer leur courage les uns contre les autres, pour n'en faire pleinement usage que contre les Ennemis de l'état. C'est alors que l'on voit un peuple fier &

géné-

généreux s'armer pour la liberté & la Patrie; & sans compter le nombre des ennemis, la rigueur des saisons, ny le desavantages des lieux, marcher à sa defense, & n'envifager que la nécessité de vaincre, & la gloire du triomphe. Je ne fuis point étonné de voir les Polonois agir ainfi sous les regnes heureux de Battory, de Sigifmond, & de Vladiflas IV; mais je ne puis m'empêcher de les admirer, lorsque sous Jean Cafimir, & sous le Roy Michel preffez de toute part, divifez entre eux par des factions, & accablez par une foule d'ennemis non moins barbares & furieux, que nombreux & puiffans, je les vois pour ainfi dire, fortir de leurs ruines, redoubler de courage dans l'excès de leur accablement, & ne defefperer jamais du falut de la Patrie. Qu'il eft beau de voir alors votre Nation, après avoir réparé fa honte & fini fes malheurs, marcher couragement à Vienne pour fauver cette Capitale de l'Empire Chretien de l'efclavage Ottoman qui la menacoit, & fe couvrir de gloire sous Sobie.

Sobieski par la defaite d'une armée de 300. mille Turcs.

Voila, Mon Prince, ce que votre Nation est capable de faire contre des ennemis etrangers. Elle n'est plus la même quand il s'agit d'Ennemis Citoyens. J'aime avoir en elle cette double nuance de courage. Dans le court espace de vos interregnes, & le peu de sang que j'y trouve repandu, je reconnois & chers la douceur de votre Nation. Un rien la calme, tout ce qui peut la rapprocher de la reunion luy plait, & elle le saisit avec empressement. Les elections paisibles de Henry de Valois, de Ladislas IV, de Jean Casimir, & de Sobieski en sont une preuve bien evidente. Celle de Michel ne m'offre pas moins de moderation, malgré la violence momentanée à laquelle elle se porta la Noblesse. Dans le moment de sa plus grande fureur, je la vois s'apaiser par les représentations du Primat & de quelques Senateurs, & à la simple proposition d'un Piasse auquel personne ne pensoit & dont l'ambition étoit bien éloignée du Thrône, toute la Republique se réunit

en sa faveur, plutôt que de se battre pour des Princes étrangers qui la divisoient.

La double Election d'Etienne Batory avec l'Empereur Maximilien II. & celle de Sigismond III. avec l'Archiduc Maximilien, loin d'affoiblir l'idée que j'ay de votre Nation, elles la confirment au contraire; & dans ces deux interregnes je la trouve aussi modérée vis-à-vis de ses Concitoyens, que courageuse & intrepide contre les Ennemis de l'état. En effet sans ce caractère de moderation & de douceur des Polonois dans leurs dissensions civiles, quelle autre nation n'en seroit pas venue aux mains dans le Champ Electoral à l'Election de Sigismond III. Deux armées nombreuses & puissantes étoient en présence, leurs Chefs braves de part & d'autre, & animez par le plus vif ressentiment, ne respiroient que le combat; & parmi les troupes les plus furieux avoient déjà préludé par beaucoup de violence, & d'exces. Quelques Senateurs aussi respectez que sages & bien intentionnez font entendre le nom si cher de Patrie, & re-

C pré-

présentent l'horreur que des Polonois doivent avoir de se baigner dans le Sang de leurs Citoyens. La fureur cesse tout à coup, on parle d'arrangemens pour se concilier sur le Choix que l'on doit faire; & les deux partis ne pouvant en convenir, on se contente de faire une double Election. Plus heureuse que n'eut été Rome en pareille circonstance, Varsovie ne vit point couler de Sang Polonois.

C'est donc, Mon Prince, dans le peu de durée de vos interregnes, & dans la moderation que nous venons d'y remarquer que vous pouvez reconnoître l'heureux fond du caractère de votre Nation. Cinq de ces interregnes, dont je viens de vous rendre compte, ont été terminez, dans six mois, & les deux autres dans le Cours d'une année. C'est sous le regne de vos Roys, & non pendant la vacance du Thrône, que votre Patrie a éprouvé les plus violentes secousses, & qu'elle a essuyé les plus grandes calamitez : Ce qui me semble faire un honneur particulier à la Pologne, c'est qu'on ne trouve point dans son histoire les
barba-

barbaries des guerres Civiles de l'ancienne Rome. On n'y voit ny la retraite de l'Ordre Equestre sur un mont Aventin, ny le massacre des Gracques par le Senat. Votre Patrie plus libre que cette orgueilleuse maitresse du monde, n'a jamais été le Théâtre sanglant des fureurs d'un Marius ny d'un Sylla, ny le jouët de l'ambition d'un Cesar & d'un Pompée, ny la victime des proscriptions d'un Octave & d'un Antoine. Puissent à jamais vos respectables Citoyens conserver toujours la même humanité & la même modération entre eux. Puissent-ils se réunir pour le bien de la Patrie qui les en conjure, & réserver dans la suite tout leur courage contre des Ennemis étrangers, que l'ambition rendroit jaloux de leur bonheur.

Ces considerations sur le passé doivent contribuer à nous rassurer contre les craintes de l'avenir. Il faut esperer que dans une Nation plus disposée qu'une autre à regarder ses compatriotes comme des Freres qu'elle doit aimer, & chez laquelle la jalousie & l'ambition, (suite ordinaire d'une li-
 berté

berté presque sans bornes) n'ont jamais éteint l'amour de la Patrie, ny excité la soif du sang des Citoyens, il faut esperer, dis jè, que dans une pareille nation la Providence trouvera aisement des moyens de rétablir l'union & la paix.

De cette première réflexion, Mon Prince, que nous a fait naître l'histoire de vos sept premiers interregnes, passons à une seconde qui n'est moins importante, & cherchons quelle est la base de votre Gouvernement actuel. Je n'en vois point d'autre que la libre Election de vos Roys, depuis que vous avez voulu faire une Republique de votre Patrie. Cette Republique, née des complaisances que Casimir le Grand fut obligée d'avoir pour les plus puissans de ses sujets dans la vue d'assurer après luy le Thrône à Louis son neveu Roy d'Hongrie, & fortifiée encore par les privileges & les exemptions qu'elle obtint de ce Louis pour y placer après sa mort une de ses Filles, a reconnu sous les Jagellons combien un Roy Regnant a de ressources pour perpetuer la Couronne dans sa famille.

Alors

Alors convaincûe que l'autorité Royale & la liberté étoient deux Ennemies qui cherchoient sans cesse à s'abaisser l'une & l'autre, & que l'usage de la première continué trop long tems dans la même Famille pouvoit enfin prévaloir sur sa Rivale, & augmenter ses droits aux dépens des siens; à la mort de Sigismond Auguste votre nation prit le parti d'oter au Roy, qu'elle alloit elire & à ses Successeurs, tout moyen de s'en donner un. C'est ce qui en fit faire une loix expresse dont Henry de Valois fut obligé de jurer l'exécution: Loy que les Polonois ont depuis ce Prince defenduë toujours, avec plus de constance, & qu'ils ont eu soin de renouveler avec plus de force dans toutes les occasions, où les Roys ont paru vouloir s'en écarter.

Dès lors, Mon Prince, tout Citoyen n'est pas moins libre par la constitution de l'état dans le choix de son Roy, qu'il l'est ensuite sous son Regne lors qu'il l'a élu conjointement avec sa Patrie. Cette double liberté est l'apanage de tout Gentilhomme Polonois;

nois; & la fameuse loy d'égalité civile établie par la Constitution de 1638. est un titre commun à cet egard à toute la Noblesse. Chacun a le même droit de proposer un Piasse ou un Prince étranger: mais quelque libre que puisse être cette proposition, cette liberté seroit un monstre, & le plus grand fleau de l'état, si elle étoit purement arbitraire, & sans aucune relation à l'amour de la Patrie & au bien public. L'amour & l'interêt de la Patrie sont donc les seuls juges qui doivent decider de la legitimité du choix que l'on propose. La convenance & l'utilité de ce choix se decide par les circonstances actuelles, par le merite personnel du Candidat, & par les avantages qu'il peut procurer à l'état. Suivant la raison, & pour le bonheur de cet etat, l'ensemble de ces trois choses doit réunir tous les suffrages, & donner un Roy à la Pologne. Voila le juste & le vray. C'est l'esprit de vos Loix; & votre liberté ne peut avoir d'autre regle & d'autre objet. Ce seroit une spectacle trop ridicule si chaque Gentilhomme Polonois, abusant de son droit à l'ele-

à l'élection, dont il est redevable au Grand Zamoycki, proposoit un Candidat différent au gré de son caprice.

Dans les sept interregnes que je viens de d'écrire, vous voyez toujours votre Republique se borner au choix de deux Concurrans qui paroissent balancer les suffrages, sans égard pour une foule de Candidats qui se présentoient. De là naissent naturellement deux factions différentes, & quelque fois une troisième qui garde la neutralité, ou qui se déclare pour un nouveau sujet. Chaque faction faisoit sans doute partie d'une Republique libre; mais elle ne composoit pas seule cette Republique. C'étoit cependant le Corps entier de la nation qui a le droit de décider quelle étoit la faction qui le représentoit par la droiture de ses intentions, & par son zèle pour le bien public. Au défaut d'un pareil tribunal, qui seul pouvoit juger entre elles, chaque parti commençoit par se faire justice soy même, il se regardoit & s'annonçoit pour la saine partie de l'état, & se dispoit à le prouver par la force des armes.

Les manifestes qui paroissoient alors de part & d'autre ressembloient aux declarations des Souverains qui précédent leurs querelles sanguinaires. On n'en imposoit qu'à ceux qui vouloient bien être abusez. Tout le bon sens & l'esprit n'est pas sur le Thrône, ny dans la seule tête de vos Chefs de parti; il en reste pour le gens sages & qui jouent un Rolle moins bruyant. Ces Chefs, ainsi que les têtes Couronnées, savoient eux mêmes à quoi s'en tenir; & c'étoit moins sur ces actes émanez du Cabinet, que sur le nombre de leurs battalions, qu'ils se reposoient du succès de leurs intentions secrettes. Chaque parti contraire feignoit cependant de s'en rapporter à ces affiches publiques; mais il ne manquoit pas d'appercevoir le vray, & de prendre des arrangemens en consequence. Voila le train ordinaire de la Politique, & le ressort de tous les grands événemens qui ont pour but la ruine des états, la destruction des hommes & le malheur de l'humanité.

Quoiqu'il fût presque impossible que le parti le plus sage n'eût aucune
vüe

vuë d'interêt ny d'ambition, il est cependant certain qu'une des factions étoit dans le vray, & qu'elle ser voit la Patrie. Mais cette Patrie divisée ne pouvant juger entre elles, c'étoit toujours la plus puissante qui faisoit la loy, de quelques moyens qu'elle se fût servie pour se procurer la superiorité. Les plus foibles se rapprochoient d'elle successivement, quand l'Election étoit décidée; & alors toute la Republique réunie prononçoit dans une Diette de pacification, & avouoit le parti vainqueur.

C'est le tableau au naturel que vous présente l'Election de tous vos Roys. Des hommes libres, & susceptibles de passion & de meprise, avoient besoin d'un peu de contrainte pour se réunir, & pour n'avoir qu'une volonté. Dans toutes les Elections depuis Henry de Valois jusqu'à celle, d'Auguste III. vous trouvez une faction plus puissante qui l'emporte sur les autres; & si vous en exceptez Ladislas IV. & Jean Casimir, qui furent élus paisiblement sans concurrence de Piasse ou d'Etranger,

vous

vous ne verrez aucune Election qui ait été vraiment libre suivant la rigueur & l'exacritude du terme.

Or en regardant cette contrainte dans votre choix comme une suite inseparable de votre liberté, la même chose pourroit arriver aujourd'hui. Cherchons donc un remede à ce mal dans l'examen de ce que les loix exigent de vous pour le moment. Suivons votre Patrie dans les trois opérations qu'elle doit faire dans le cours d'un interregne; & voyons quel avantage nous pourrions trouver à disposer les Ordres à se contenir dans les bornes prescrites & usitées pour chacune de ces opérations. La premiere est l'assemblée d'une Diette de Convocation. Mais quel objet doit d'abord attirer l'attention des Ordres dans cette Diette? C'est sans contredit l'examen de l'etat actuel de la Republique, le soin de sa tranquillité, & la revue des abus qui se sont glissez dans le Gouvernement. L'arrangement serieux & solide de ces grands objets est preferable à tout; & il est de nature à devoir réunir tous les Esprits, & tous les
vœux.

voeux. Il peut d'ailleurs prévenir bien de contestations pour l'élection ; & c'est renverser toute la marche de votre système Politique, & compromettre votre repos, & votre liberté, que de commencer par contester sur le choix que l'on doit faire d'un nouveau Roy.

En effet si vos Loix avoient autant de solidité & de force qu'elles paroissent avoir fait les plus grands efforts pour assurer votre indépendance contre les entreprises du pouvoir souverain, que pourriez vous craindre d'un maître que vous choisissiez librement ; à qui vous ne laissez en entier aucun des droits de la souveraineté ; qui ne peut rien faire sans le Conseil & sans l'aveu de la Nation assemblée ; & que vous pouvez même exclure du Trône aux termes de la Constitution de 1609. & des *Pacta Conventa* subsequens, s'il vouloit ouvertement abuser de son pouvoir, & violer ses engagements.

Le desordre qui regne dans toutes les parties de l'administration publique, n'est donc que l'effet de votre propre foiblesse, le fruit de la corruption,

ption des moeurs, & la suite de l'inefficacité des loix ? cette Anarchie totale contre laquelle je vois s'élever un murmure general, semble demander une refonte bien réfléchie du Gouvernement, & un choix plutôt qu'une collection ou augmentation des loix. Elle est incontestablement le plus grand des maux. C'est le triomphe de tous les vices, & le tombeau des toutes les vertus chrétiennes, morales, civiles & militaires. C'est l'anéantissement de tous les devoirs, & conséquemment de tous les liens de la société. L'état de la Patrie au dedans & au dehors doit donc fixer les premiers regards de la prochaine Diette de Convocation. Si l'anarchie est telle qu'il soit impossible de disconvenir qu'elle a détruit toute règle & toute subordination dans l'état, la Religion & la Politique doivent concourir également à la destruction d'un monstre aussi détectable que dangereux. Le sort de votre Patrie sera entre les mains des Ordres assemblez. Ils seront les maîtres de continuer le Gouvernement tel qu'il est en reformant les abus, ou de
le

le changer en tout ou en partie. Mais quelque soit la forme d'administration que la Diette après un mur examen, jugera la plus utile & la plus glorieuse pour la Nation, elle ne peut l'être qu'autant qu'elle sera propre à conserver inviolablement à la Pologne cette liberté précieuse & legitime qui ne la soumet qu'à Dieu & à la sagesse des loix. Ces loix de leur côté ne peuvent être bonnes & convenables qu'en etablissant solidement tous les Privileges qui constituent essentiellement cette liberté; & ce doit être la baze fondamentale du plan de Gouvernement auquel on jugera à propos de donner la préférence. Des Conseils permanens, judicieux & inviolables; une jurisprudence juste, claire, & decisive; des Finances suffisantes pour les besoins de l'état, & bien ordonnées soit pour l'entrée, soit pour la sortie des fonds; & un Militaire réglé & proportionné au service, à la dignité & à la conservation des Domaines de la Patrie, sans aucune vue d'agrandissement: voila les quatre grands objets qu'elle recommande aux Ordres réunis en Diette. Chaque Pala-

tinat

tinat n'a pû donner d'autre instruction à ses Nonces ; & c'est ce que toutes les Provinces ont entendu en les chargeant *de veiller au bien Public*, & d'en faire le premier Sujet & la matiere de leurs plus serieuses deliberations.

Après tout ce qui s'est passé, Mon Prince, depuis la triste notification de la mort du Roy, jusqu'à la Diette Generale de la Prusse, devançons le moment de l'ouverture de celle de Convocation ; & supposons que votre Patrie allarmée & inquiète sur cet événement puisse parler aux deputez de la Nation assemblez à Varsovie.

Quel doit être mon sort, leur diroit elle sans doute, & que me faut il craindre ou esperer de tout ce que je vois ? Enfans si chers à mes yeux, doux objets de mes plus tendres complaisances, daignez instruire votre Mere du destin que vous luy reservez. Est-ce pour consulter sur mes besoins que vous vous disposez à vous assembler ; ou ne quittez-vous vos familles que pour vous diviser comme des ennemis, lorsque vous serez en présence, & me rendre ainsi la victime de vos jalousies ?

Après

Après vous avoir fait jouir pendant plus de trois siècles d'une liberté sans exemple, dois-je me voir exposée à ces tems si funestes à l'ancienne Rome, qui furent le terme de sa grandeur, & le commencement de sa servitude ? non, je ne saurois le croire ; & mon cœur ne peut vous soupçonner d'un pareil dessein dans le moment précis, où votre zèle & vos secours me deviennent le plus nécessaires.

Je fais que l'ambition & l'intérêt sont les deux principales maladies du cœur humain ; & plus indulgente que ce disciple du plus sage des Grecs, je ne prétens point que mes Citoyens soient autant de Philosophes exempts de passion, pour en former une République imaginaire comme la sienne. Mais ne puis-je exiger de mes enfans que leur première fureur ne tombe pas sur moy ? les verray-je faire du sanctuaire de la paix & de la liberté, un Théâtre de carnage & d'horreur ? Le temple des Loix, qui m'a servi de Berceau, deviendra-t-il l'autel où je dois être immolée, en violant ce qu'elles ont

ont de plus sacré? votre animosité
reciproque pourra-t-elle se refoudre à
dechirer le sein qui vous a nourris? at-
tendez du moins à prendre les armes
les uns contre les autres que votre
Mere commune soit en sureté.

Vous, Senateurs, & vous Ministres
qui jouïssiez des mes premières faveurs,
& des plus grandes charges de l'état:
Vous qui représentez l'ordre Equestre
& le Corps de la Noblesse, Nonces des
differentes Provinces qui forment
mon Domaine, souvenez vous que le
Salût de la Republique a toujours été
l'objet primitif de vos deliberations
dans la premiere Diette d'un inter-
regne, & que, sans trahir le ministere
qui vous est confié, & vous perdre vous
même, vous ne pouvez vous occuper
d'autre chose, que de mes vrais inter-
rêts. Imitiez vos ancetres: Ils n'a-
voient pas moins de courage que vous,
& n'étoient pas moins susceptibles de
jalousie que vous pouvez l'être. Mais
malgré toutes les brigues & les man-
œuvres multipliées, qui pouvoient les
des-unir dans de semblables Diettes,
j'ay toujours eu le plaisir de les voir

me donner leur principale attention, Le Soins de conserver la Patrie & l'état à fixé leurs regards par préférence à tout, & leurs haines n'ont jamais éclaté que dans les Diettes d'Élection: suivez leur exemple, & je suis contente.

Commencez donc, comme eux, par me garantir de toute crainte, & par me rassurer contre tout joug: affermissez les loix qui font votre bonheur & ma gloire: guérissez les profondes blessures que j'ay recuës, & qui me rendent méconnoissable: établissez enfin sur des fondemens inébranlables le Gouvernement que j'ay crû le plus propre à vous rendre heureux: voilà vos fonctions, & le service préliminaire que j'attens de vous. C'est le plus cher salaire que votre reconnaissance puisse me payer, & le nouveau temoignage que j'espere de votre tendresse.

Qu'une considération si touchante vous réunisse: suspendez pour le moment l'effet de vos dissensions; procurez d'abord le bien general; vos intérêts particuliers en sont la suite, & ne peuvent avoir une source plus pure. Rendez

D

moy

moy en commun ce que vous me devez tous également. Vous le pouvez sans rien céder de vos prétentions respectives. Ecoutez la voix de la plus tendre des meres, & ne soyez pas insensibles à ses cris & à ses gemissemens. C'est de moy que vous tenez votre naissance, votre fortune, vos rangs, & votre liberté. L'amour de la Patrie n'est ny une chimere, ni un fanatisme. C'est un devoir essentiel que la prudence & l'Honneur recommandent en commun, & que ces deux vertus ne laissent jamais éteindre dans des coeurs généreux, & faits pour n'obeir qu'aux loix & à la Divinité. Cet amour fut toujours le vray soutien, & le plus ferme apuy de tout état libre; & vous êtes trop instruits pour l'ignorer. J'aime mieux vous en convaincre par sentiment, que de chercher des preuves de cette verité dans les annales de toutes les Republiques.

Il sera trop tard de la sentir, quand vos dissensions m'auront mise en esclavage. Vous perissiez avec moy, si je succombe; au lieu que vous devenez

un peuple puissant & fortuné, si vous me conservez mes droits & mon ancien éclat. Un Gouvernement Sage & bien réglé sera toujours la plus sûre ressource que vous puissiez ménager même à votre ambition & à votre intérêt. C'est moy seule qui puis & dois illustrer & enrichir des hommes qui veulent être libres. Donnez moy donc vos premiers soins sans partage, & sans idée étrangere. Ne vous arrêtez point à discuter ce qui s'est passé de part & d'autre jusqu'à présent. Point de contestation à cet egard. Sans reproche, sans examen du foible ou du fort, sans attention à la nouveauté des circonstances, agissez tous tels que vous êtes en bons & vrais Patriotes. Elevez pour cet instant au dessus des passions, placez vous dans ce juste milieu d'où la saine raison aperçoit clairement le vray & l'utile.

Je sens que j'ay besoin de réformation, & de sortir d'une Anarchie qui me défigure depuis long tems. Cherchez donc de bonne foy, & sans aucune prévention pour vous mêmes, ce qui peut le plus contribuer à ma guerison, & à

me faire jouïr en Europe un Rolle digne de moy, & relatif au siecle où nous sommes. Ma Constitution est d'être un état libre sous un Roy électif. Vos ancêtres ont jugé à propos de me donner cette forme de Gouvernement après l'extinction de la branche regnante des Jagellons. Les loix qu'ils ont faites en consequence pouvoient être bonnes lors de ma naissance, & jusqu'à la fin du dernier siecle, sur tout si elles avoient été revêtues d'une force suffisante pour se faire obéir; mais les choses ont bien changé de face en Europe par rapport à moy. Entrez donc dans la position où je me trouve, & sans vous écarter du fonds, de ces loix, rendez les convenables aux circonstances présentes. En ménageant cette convenance, tachez de concilier ma liberté avec l'autorité Royale, de manière que ni l'une ni l'autre ne puisse se nuire, ni entreprendre sur leurs droits mutuels. Ne laissez à ma liberté aucun moyen de dégénérer en licence; & que le Roy, que vous me donnerez, n'ait que la Gloire de commander à un peuple

peuple libre, sans autre pouvoir que celui de maintenir le bon Ordre & les Loix. Voilà le sujet de vos deliberations, & les Objets importans qui doivent décider du plan que vous formerez. Ce n'est qu'au plus judicieux que vous devez vous rendre. Mais de quelque côté qu'il vous soit présenté, souvenez vous que mon intérêt, & le véritable honneur vous font un devoir de le recevoir avec réconnoissance, & de vous l'approprier en l'adoptant.

Eh! que m'importe en effet pour le moment présent qu'il y ait icy, ou là plus ou moins d'irregularité? je n'y vois que l'ouvrage de votre égalité & de la Passion. J'aime à croire que la seule jalousie a fait prendre à chacun de vous les précautions de deux Puissances Ennemies, & que sans intention pernicieuse pour moy, la nécessité a pu même présider au choix des moyens qui ont été employez. Fasse le Ciel que vous ne me des-abusiez point. Si je n'ay donc à me plaindre que de quelques demarches moins mesurées, je n'ai rien à craindre de ce que je vois. Chere au fonds à l'un & l'autre parti,
votre

vosre réunion suffit pour me rassurer contre les desseins de tout Ennemi étranger. Tout se réduit donc à me dire à moy même que j'ay affaire à des hommes, que la Rivalité peut emporter hors des regles, mais qui n'en meritent pas moins l'amour & l'indulgence de leur Patrie. Comme une sage & tendre Mere de famille c'est le bien général de mes enfans que je dois sans cesse envisager, lorsque tous ne s'y interessent pas également. Ce principe reglera ma conduite, & tout deviendra innocent & justifié quand vous commencerez à vous occuper unanimement de l'integrité de ma conservation.

Ce sont les loix constitutives de l'estat qui font ma nature & mon essence, & non la forme de l'election, où le choix d'un Roy. La Superiorité des talens & la Grandeur d'ame du Chef de mon Senat, & de l'Ordre Equestre peut, je l'avoüe, donner un nouveau lustre à ma Gloire & à mon bonheur; mais tel qu'il puisse être, je suis & dois être tranquille, si la redaction solide & exacte des *Pacta Conventa* me met en estat de n'avoir aucun doute

doute sur l'exécution de ses engagements & des miens.

Formez donc de concert & sans passion le meilleur plan de Gouvernement qu'il vous sera possible. Prévoyez tout ce qui pourroit en deranger l'oeconomie fondamentale; mais souvenez vous que les plus sages loix & les mieux autorisées ne suffisent pas pour fermer la porte aux abus. Les mœurs doivent encore concourir avec elles pour affermir ma tranquillité & leur pouvoir; & je suis obligée de vous avertir que si une religion éclairée, la probité & l'honneur n'animent pas une Nation libre, il est impossible d'imaginer un Gouvernement à l'abri de l'ambition du Citoyen ou de l'Etranger. Rectifiez sur tout cette liberté dangereuse qui depuis si long tems cause tous mes maux; & mettant toute ma force dans la main de loix, rendez moy respectable au Roy que vous me donnerez: je vous permets ensuite de le choisir à votre gré. S'il faut accorder quelque chose à la foiblesse humaine, dans une occasion où le plus integre & le plus modéré a peine à l'être, je fermeray alors les yeux sur les vûes
parti-

particulieres, que vous pourrez avoir. Je connois même assez le coeur de mes Polonois pour ne le pas croire altéré du sang citoyen. Content d'une liberté solidement établie & d'une judicieuse réformation dans l'état, l'Ordre Equestre ne se prètera point à la fureur des excès. Le passé me rassure contre des violences de pure ambition, & tout paroît me répondre de l'heureuse conciliation que je desire.

Tel est dans la plus exacte verité, Mon Prince, le langage que leur tiendrait votre Patrie affligée ; & le plus grand bonheur pour elle seroit d'être entenduë, & de toucher le Coeur de ses enfans. Vous voyez par là que ce coup d'oeil politique que nous venons de jeter sur l'Histoire de vos sept premiers interregnes, nous offre déjà bien des rapports de ces tems éloignez avec les circonstances où nous sommes. Je n'en pousseray pas plus loin le parallele : cette comparaison se trouvera plus naturellement placée en entier, après le detail de deux derniers qui ont mis & continué la maison de Saxe sur le Thrône de Pologne. C'est alors que
vous

vous verrez bien à decouvert, la situation présente de votre Patrie, & quel changement il s'est fait par raport à elle dans le système Politique de l'Europe.

Cette decouverte vous fera sentir la nécessité où est la Pologne de se former solidement en corps respectable de nation, & de regler ses vuës & son Gouvernement relativement à ce système général. Il ne s'agit plus de languir dans une triste Anarchie, sans principes certains, sans loix actives, sans conseil permanent : état malheureux, peu digne de la magnanimité Polonoise, & qui ne vous permet de subsister dans l'inaction & l'engourdissement, que sous la discretion de vos voisins. Vos Compatriotes en gémissent tous interieurement, & conviennent que la Pologne est parvenue à une espece de degradation. Tous desirent un changement favorable. Il n'y à point de vray Citoyen capable de reflection, qui ne cherche les moyens de tirer la Patrie d'une position si déso-lante. Quoique divisez, tous ont le même

même bût, & si on se me prend aux choix des moyens, c'est un erreur innocente, & qui ne suppose aucun mauvais dessein. C'est du moins l'idée que j'aime à me faire de vos Compatriotes. Après trois siècles de jouissance de la liberté la plus étendue, & qui feroit de votre Patrie l'azile de tous les sages qui cherchent à être heureux, si elle étoit gouvernée comme elle mérite de l'être, je ne puis m'imaginer que des Citoyens veüssent détruire cette liberté, & réduire leur Patrie en esclavage. Ce qui se passe ne me paroît que le choc d'une animosité & d'une jalousie, que bien des circonstances n'ont fait qu'aigrir, & qui d'ailleurs est presque inévitable entre des personnes puissantes & libres. On se rapprochera sûrement de part & d'autre, lorsque les passions plus calmes seront capables de réflexion, & permettront d'envisager sérieusement toutes les suites d'une aussi dangereuse division.

Ouy, mon Prince, vous verrez votre Patrie rétablir son Gouvernement sur des Principes moins sujets à variation, & plus conformes au tems présent.

Vous

Vous la verrez figurer dans l'Europe comme une Nation, sage, heureuse & respectable. Elle se mettra en état de faire des alliances aussi honorables qu'utiles. Contente de ses possessions actuelles, & loin de l'esprit de Conquêtes qui à toujours été la Ruine des Republiques les plus florissantes, & le fleau de l'Humanité, elle saura se procurer une armée bien entretenüe, disciplinée & suffisante pour une defense legitime, ou pour donner un secours convenu & promis ; mais incapable d'allarmer jamais ses voisins. Elle trouvera le moyen de rétablir le bon Ordre dans les Conseils publics, de mettre dans les Tribunaux de Justice, l'honneur & la Probite à la place de l'interêt, & d'engager les citoyens à meriter plutôt par leurs services, & par leurs talens les graces & les charges de l'état, qu'à les acheter aux depens de leur fortune, & en violant les loix. Elle reconnoitra que le faste prend toujours sur le juste & sur le necessaire; que l'amour de la Patrie & la vertu sont les deux plus fermes colonnes d'une Republique; & qu'elle a tout à craindre quand l'Or y

commande. Or méprisable & vil aux yeux du sage, & que la nature par préférence à rendu inutile aux animaux pour leur bonheur; source empoisonnée & funeste de tous les crimes, & des malheurs de l'homme, quel démon Ennemi du genre humain t'a tiré des entrailles de la terre pour y détruire l'Empire de l'honneur & de l'Équité?

Non, Mon Prince, je ne erois pas me tromper dans mes conjectures. La Pologne n'est pas loin de sentir toutes ces grandes veritez si essentielles à son bonheur, & de porter en consequence ses vuës sur les autres parties du Gouvernement, telles que les Finances, le Commerce, & les Arts. Votre Patrie se procurera des fonds proportionnez aux besoins de l'Etat: l'administration en sera exacte & certaine, & la destination fixe & déterminée. Elle ne manquera point d'expediens pour se précautionner contre l'entrée ou la fabrication des fausses monnoyes; & pour regler la valeur de celles, quelle pourra faire frapper, sur le change & le prix connu des Especes courantes chez les nations voi-

fines

finés & commercantes. Enfin pour repandre de plus en plus dans ses provinces l'aisance & les commoditez de la vie, la Pologne prendra les mésures convenables pour ouvrir différentes branches de commerce sur la Balthique & sur l'Euxin. Appellant en même tems les sciences & les arts utiles, par des établissemens propres à les favoriser, elle les verra bientôt fleurir chez une nation qui les aime, les connoit, & les cultive par un goût naturel, sans aucune récompense, & qui est plus propre qu'une autre à en faire usage avec succès.

Vous êtes assez Jeune, mon Prince, pour voir toutes ces merveilles exécutées. Je ne crains point de vous répondre que vous les verrez. C'est en apparence à la veille de plus grands malheurs, que j'ose vous faire cette prophétie; mais loin de m'allarmer sur l'évenement, la crise présente ne me paroît que l'aurore de ces beaux jours. C'est dans la connoissance, que j'ay du Genie & du Caractere de votre Nation; C'est dans l'impatience, que j'ay

j'ay toujours remarquée en elle, de sortir de l'état où elle est, que je lis cet avenir heureux aussi clairement, que mon zele sincere, & ma vénération pour elle me le font ardemment desirer.

Recapitulons maintenant en peu de mots tout ce que nous offre d'intéressant le tableau général de sept interregnes que nous venons devoir. Nous y trouvons en premier lieu l'origine, l'ordre, & l'Oeconomie de votre Gouvernement depuis la mort d'un de vos Roys, jusqu'après le couronnement de son successeur. Nous remarquons ensuite que les troubles, qu'ont occasionné ces différentes elections, sont peu sanguinaires par la moderation des Polonois à l'égard de leurs Concitoyens; qu'un rien calme les fermentations les plus grandes, & que cinq de ces interregnes ont fini dans six mois, & les deux autres dans un an. Vous avez pu observer que dans le cours de ces différentes vacances du Thrône, la Republique agit toujours en liberté: qu'aucune Diette de Convocation n'a été rompue; & que les Princes Etrangers, ne sont entrez

avec

avec des troupes en Pologne qu'après leur Election, & y avoir été appellez par une deputation solemnelle de la part de Ceux qui les avoient élus. Il faut encore faire attention que l'ordre Equestre à toujours proposé un Piaſte, ou l'a preferé aux differens Princes qui partagoient auparavant les suffrages; & que de ſept Roys que nous avons vû elire & regner, il ny a de Prince exactement étranger que Henry de Valois.

En effect la Princeſſe Anne Soeur de Sigismond Auguſte n'étoit point étrangere. Sa famille regnoit en Pologne depuis près de deux ſciecles, & proclamée Reine alors par les deux Ordres de l'etat, comme l'avoit été Hedvige par le Senat 200. ans auparavant, elle procura le Thrône à Etienne Battory que la Republique luy donna pour Mary, comme la Fille de Louïs d'Hongrie avoit mis la couronne sur la tête de Jagellon.

Quant à Sigismond III. Prince de Suede & à ces deux Fils Ladislas IV. & Jean Caſimir, qui luy ſuccederent,

on ne peut pas non plus les regarder comme entierement étrangers pour la Pologne. Sigismond étoit du sang des Jagellon par la Reine Catherine sa Mere; & ses deux Fils sortis du même sang devoient d'autant moins être exclus de titre de Piaſtes, que s'étant soumis à la loy d'égalité de peine & de droit commune à toute la Noblesse de Pologne, ces deux Princes faisoient corps avec-elle.

Nous ne devons pas oublier non plus qu'on ne trouve que deux doubles elections sur sept qui se sont faites dans l'espace de 120. ans que renferme cette partie de votre histoire. La France & l'Autriche y briguent deux fois le Thrône pour deux Princes de leur sang. La premiere donne un Roy à la Pologne, & la seconde n'y réussit pas. Enfin c'est dans le dernier interregne que l'on imagine pour la première fois de faire decider à la Diette de Convocation l'exclusion d'un Piaſte pour l'election, comme un moyen de faciliter l'accès du Thrône à un Prince étranger dont la faction étoit la plus puissante.

C'est

C'est ce qu'auroit fait celle de la Reine Eleonore, si Sobieski ne luy avoit pas donné le change, en se couvrant du nom du Prince de Condé pour se ménager sous ce deguiffement la Couronne à luy même. Nouvel expedient dont vous verrez faire usage dans les deux autres Diettes de Convocation, fuyant les vuës du parti prédominant, soit pour l'exclusion préliminaire d'un Piafte, soit pour celle d'un Prince Etranger.

Voila, Mon Prince, tout ce que vous pouvez recueillir de plus important dans l'Histoire de ces premiers interregnes; & ces différentes observations vous mettront à portée de juger plus facilement de tout ce que vous verrez d'extraordinaire dans celui-cy.

C'est ainfi que vous devez lire toutes les autres parties de votre Histoire pour le faire avec fruit. Il faut les regarder moins comme une lecture de curiosité pour charger votre memoire de faits finguliers, que comme la meilleure Ecole ou vous puiffiez former jugement & faire des recherches & des réflexions dignes d'un bon Ci-

E toyen,

toyen, & d'un homme d'Etat. Avec
cette methode de lire, vous sentirez
augmenter vos vuës, & vos idées sur
la nature, de votre Gouvernement sur
la caractere distinctif de votre Nation,
& sur les veritables interêt de votre
Patrie.

Je suis avec mon Zele ordinaire,
& le plus tendre Respect

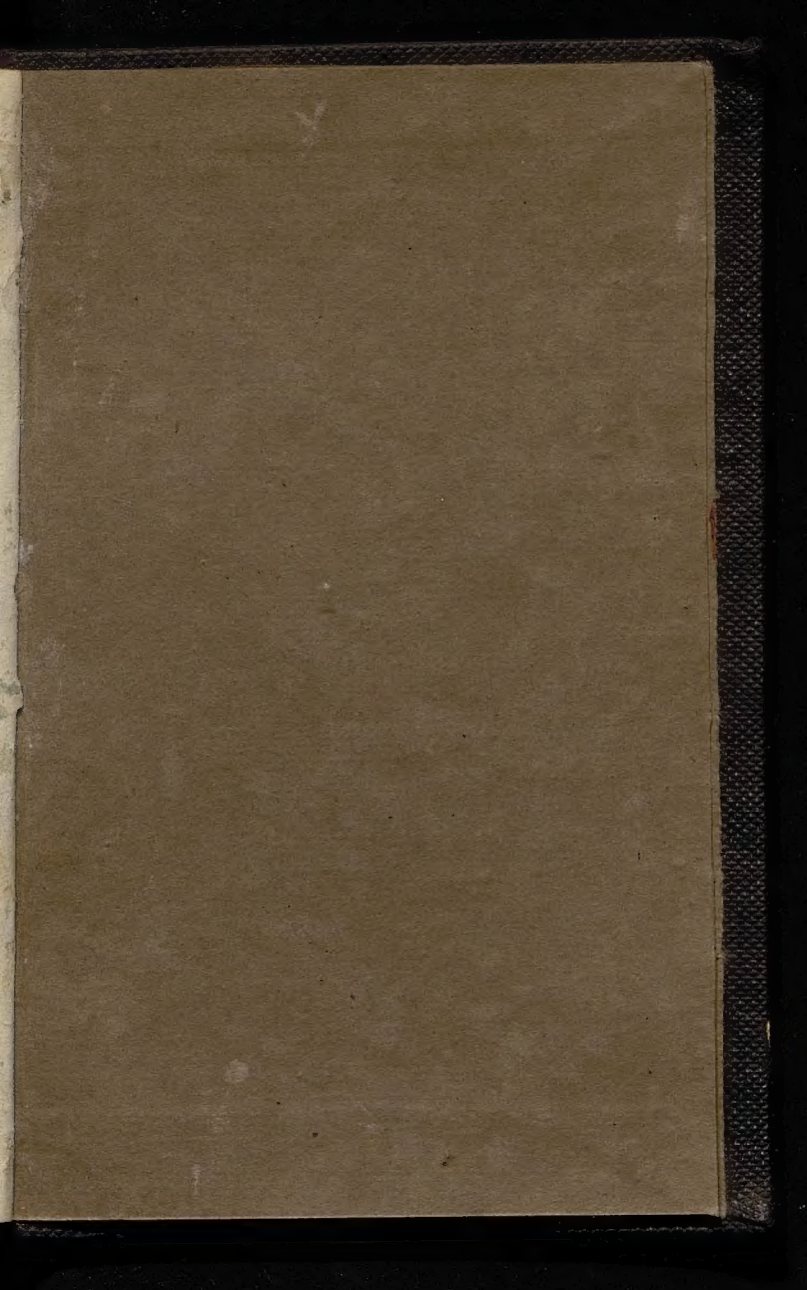
Mon Prince

De votre Altesse



Le très humble & très obéissant
Serviteur PYRRHYS de Varille





Biblioteka Jagiellońska



sidr0022143

